

**2025**  
**25 ans!**  
**delair.fr**



# de l'air

LE MAGAZINE QUI DONNE À VOIR

NUMÉRO 87 RENCONTRES À **ARLES**, EN PLEIN AIR À **LA GACILLY**, PASOLINI À **MONACO**, DEPARDON  
ROI DE **RENNES**, LA FONDATION SWISS LIFE À **RIMINI**, AVEC EURAZEO EN **ÉCOSSE**, LA COLLECTION  
DES FRANCÈS À **SENLIS**, PHOTOGRAPHIER EN **NORMANDIE** AU XIX<sup>e</sup>, DESBONNET ET LES COLOSSES  
À **ORNANS**, BETTINA RHEIMS À **NICE**, LES TREILLES À **TOURTOUR**, DALIDA ET B.B. AU **LAVANDOU**

*un été 24*

L 14580 - 87 - F: 7



BEL 8,50€ - LUX 8,50€ - CAN 14,

# décalage

Installée à Senlis et à Clichy, la Fondation Francès diffuse depuis quinze ans la collection d'art initiée par Estelle et Hervé. Rencontre avec la cofondatrice.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BRASCA  
PHOTOGRAPHIE DE MATHIEU GÉNON



Estelle et Hervé Francès photographiés au sein de *Stairway Charcoal Sculpture*, de Seon-Ghi Bahk.

## Pourquoi collectionnez-vous ?

Nous collectionnons pour de multiples raisons mais aussi pour se parler autrement.

## Votre mari et vous ?

Oui. Collectionner est un exutoire. Autour d'une œuvre, nous abordons sans complexe des sujets comme la sexualité, la mort, la maladie. Mais ça ne s'arrête pas là. Collectionner nous offre une occasion d'entrer en relation avec les autres. En effet, dès que nous achetons une œuvre, nous la partageons – au risque quelquefois de surprendre ou de déranger.

## Que collectionnez-vous ?

Des œuvres qui nous font réagir. Le thème principal, c'est les excès de l'Homme et de l'humanité. Il ne s'agit pas de fascination mais de mettre en lumière des comportements excessifs, des situations outrageantes, autant de sujets qui ont tendance à être occultés dans notre société. Notre collection vise à combattre l'indifférence en mettant en avant ces réalités.

## Une manière de dénoncer certains comportements à travers l'art ?

Oui, mais pas seulement. Il s'agit aussi de montrer la diversité et la variété des sensibilités au sein de l'humanité. Nous ne nous reconnaissons pas dans ces approches qui voudraient standardiser les comportements ou effacer l'altérité. La richesse est dans la différence. Par exemple, lorsque nous montrons des photographies ou des dessins de malades internés dans des hôpitaux psychiatriques, nous voulons montrer ce qui ne se voit pas et qui, à nos yeux, reste une source de vie et de questionnement sur nos propres fragilités. Nous éprouvons toutes et tous un besoin de soin et une nécessité d'inclusion. Collectionner, c'est aussi le rappeler.

## Depuis quand votre collection existe-t-elle ?

Elle est née il y a une vingtaine d'années. Nous avons toujours acheté des œuvres et nous avons assez vite basculé vers la collection, sans le vouloir et sans le craindre. La fondation est arrivée plus tard. Elle a été créée en 2009 par nos deux sociétés. Hervé dirige l'agence de communication Okó depuis trente ans, et, quant à moi, je dirige Arroï, une société d'ingénierie culturelle, depuis dix-huit ans. Dans mon activité, j'assume la gestion de notre collection parce que c'est mon métier et qu'il est très important de garantir la bonne conservation de notre collection.

## Vous souvenez-vous de votre première acquisition ?

*The Human Factor* (Le Facteur humain) de Gloria Friedmann, en 2005. Malgré son format et sa fragilité – une sculpture représentant à taille réelle un homme couvert de terre –, nous avons acheté cette œuvre sans nous préoccuper de sa présentation et de sa conservation. Nous voulions tout simplement vivre avec.

## Ensuite, à quel rythme avez-vous continué à acquérir de nouvelles œuvres ?

Nous avons été assez rapides pour créer en dix ans un corpus de cinq cents œuvres. À cette époque, nous avons constitué des ensembles importants, notamment en photographie, car nous avions la possibilité d'acquérir des images qui nous passionnaient et qui, étrangement, semblaient intéresser peu de collectionneurs. Parmi elles, la série *La Morgue* d'Andres Serrano ou des images iconiques de Sandy Skoglund ou de Larry Clark.

## Combien de pièces compte votre collection aujourd'hui ?

Plus de huit cents œuvres, parmi lesquelles 30 % de photographies et autant de peintures.

Les dessins, les sculptures, les installations et les vidéos la complètent.

## Qu'est-ce qui vous attire particulièrement dans la photo ?

Notre rapport à la photographie a été immédiat parce qu'elle permet de capter un moment, une émotion ou une réalité de manière frontale. Nous qui concentrons notre attention sur les excès, nous trouvons dans ce médium un moyen direct de montrer ces réalités et de saisir l'attention. Nous nous sommes tout de suite intéressés à la photo documentaire, de Diane Arbus à Nan Goldin en passant par Raymond Depardon, Roger Ballen ou Jeffrey Silverthorne.

## Ces pièces d'art, vous les achetez forcément tous les deux ?

Oui, systématiquement. C'est notre seul filtre : être d'accord.

## Comment vous mettez-vous d'accord ?

Si l'un de nous deux doute, nous n'achetons pas. Quelquefois, ce n'est pas le bon moment pour l'un ou pour l'autre. Toutefois, si l'un de nous est vraiment convaincu, il saura apporter des arguments pour intégrer l'œuvre à la collection. Cela prendra un peu plus de temps. Mais ces discussions restent rares, la plupart du temps l'accord est quasiment immédiat. C'est aussi la force de notre collection. Pas d'*art advisor*, pas d'influence, juste nos désirs.

## Comment sont réparties ces huit cents pièces ?

Elles sont stockées, certaines dans un local spécifique, d'autres sont présentées à la fondation à Senlis (qui est aussi un lieu d'exposition et une résidence pour artistes en lien avec la Cité internationale des arts de Paris), à l'agence à Clichy, et d'autres, enfin, sont prêtées à des musées, des institutions publiques ou privées.

### **Vous prêtez beaucoup ?**

Beaucoup, et depuis toujours. C'est notre envie première. Cette collection nous permet d'entrer en contact avec les artistes mais aussi avec des institutions avec lesquelles nous aimons construire des relations pérennes.

### **Qui emprunte vos œuvres, par exemple ?**

L'un des tout premiers musées a été le Museum Dr. Guislain à Gand (Belgique). C'est un hôpital psychiatrique dont l'ancien bâtiment est utilisé pour des expositions temporaires. Les patients de l'hôpital de jour accueillent les visiteurs lors des visites. Ce musée possède une très importante collection d'art brut, reconnue dans le monde entier.

### **Et en ce moment ?**

Nous prêtons au MO.CO. de Montpellier les séries des morgues d'Andres Serrano et de Jeffrey Silverthorne, l'ensemble exact présenté pour l'ouverture de notre fondation à Senlis il y a quinze ans. Le centre d'art Artipelag, en Suède, a une œuvre de Berlinde de Bruyckere ; le Delta de Namur, des dessins d'Éric Manigaud ; et le Kunsthal de Rotterdam un magnifique portrait de Rudolf Nureyev réalisé en 1961 par Richard Avedon. Il est important pour nous de permettre aux commissaires d'exposition d'utiliser notre collection pour leurs projets et de leur donner ainsi l'occasion de montrer des œuvres connues ou de nouveaux artistes. L'enjeu est également de dialoguer avec d'autres collections, privées ou publiques, d'autres artistes et d'autres points de vue.

### **Continuez-vous à acheter des œuvres ?**

Oui, surtout en galerie et aux enchères. Plus rarement aux artistes. Nous participons parfois à des foires, mais sélectionnées car nous n'apprécions pas la pression commerciale qui généralement les entoure. Il y a une concentration excessive de personnes, et les intérêts convergent souvent vers les mêmes artistes.

### **Quand vous présentez votre collection, vous insistez sur son caractère contemporain.**

Nous tenons à soutenir des artistes vivants. Nous n'avons pas hérité, nous avons construit cette collection à partir de notre seul travail. Notre fondation est une fondation d'entreprise, parce que nous sommes deux entrepreneurs. Nous la gérons comme nos projets d'entreprise, avec une rigueur et une conscience aiguë de sa mission de diffusion. Nous voulons soutenir les artistes vivants parce qu'ils ont des recherches à poursuivre et ont besoin de soutien pour avancer. Dans le domaine des arts visuels, le soutien public est relativement limité, et il appartient aux collectionneurs privés de s'engager. Acheter est une première responsabilité, mais exposer en créant des médiations et des contenus spécifiques est tout aussi essentiel à nos yeux. Notre fondation ne se

résume pas à une collection. Nous avons proposé près de trente-cinq expositions depuis notre création, et l'accès est toujours gratuit. Cette gratuité nous oblige d'autant plus que nous accueillons des personnes qui ne sont pas toujours familières des musées. Accueillir des visiteurs, c'est aussi aller vers eux.

### **Quelle est votre dernière acquisition photographique ?**

Une œuvre de Juergen Teller, en février dernier, auprès de la galerie Suzanne Tarasieve à Paris. Nous soutenons cette galerie car nous étions proches de Suzanne, nous admirons son travail et sa personnalité. Mais elle est partie brutalement (en 2022, à l'âge de 73 ans, nldr). Cette œuvre de Juergen Teller est à la fois très personnelle et très provocatrice. Il pose nu, debout sur la tombe de son père, une cigarette à la main, buvant une bière à la bouteille et le pied posé sur un ballon de football. En apparence, c'est une provocation, mais derrière cette violence il y a la douleur d'un fils, une douleur qui a résonné en nous.

### **Êtes-vous prêts à vous séparer de certaines de vos œuvres ?**

Cela n'est arrivé qu'une seule fois : en 2019, Sotheby's nous a sollicités pour organiser la vente d'une trentaine d'œuvres (photographies, et quelques dessins et peintures). Les sommes recueillies nous ont permis de financer le nouveau plan quinquennal de la fondation.

### **Se séparer d'une œuvre d'art, pour un collectionneur, est souvent un déchirement.**

Cela n'a pas été agréable. Bien sûr, cela permet de clarifier une collection ; mais chaque vente est, comme vous le dites, un déchirement, car tout est né de notre désir commun et nous nous souvenons de chacun de ces moments.

### **Envisagez-vous à nouveau de vendre ?**

Il nous le faudra peut-être. Nous sommes arrivés à un seuil d'œuvres qui semble encore gérable, notamment pour les prêts. Mais cela représente une charge importante. Or, notre collection évolue constamment et la développer peut nécessiter de savoir s'alléger.

### **Dans quel état vous met l'acquisition d'une nouvelle œuvre ?**

Sur ce point, nous sommes tous les deux différents. Hervé peut « entrer en transe » lorsqu'il désire vraiment une œuvre. C'était le cas il y a une dizaine d'années lors de foires, il pouvait rester devant l'œuvre jusqu'à ce que je réussisse à négocier son acquisition. C'était viscéral pour lui, il ne pourrait pas vivre sans. Pour ma part, je prends souvent l'exemple de ma mère qui n'a jamais voyagé si ce n'est à travers ses lectures. Lorsque je vois une œuvre, je projette le même raisonnement, je capte cette mémoire émotionnelle. Le

moment de l'achat, c'est d'abord la découverte de l'œuvre, et ensuite je conserve l'émotion de ce moment. Par exemple, j'ai découvert à la Maison Rouge d'Antoine de Galbert (fermée en 2018, nldr) une œuvre de Berlinde De Bruyckere qui m'a bouleversée. Nous ne pouvions pas envisager son achat car il s'agissait d'une exposition. Plus tard, avec Hervé, nous étions à Bruxelles sur le stand d'une galerie, et je partageais avec sa directrice l'émotion que m'avait procurée cette œuvre. Elle m'apprend alors qu'elle est disponible à la vente, et nous l'avons aussitôt achetée. J'étais émue et vraiment heureuse.

### **Vous fixez-vous un plafond financier ?**

Par nécessité, oui. Nous n'avons pas de fortune personnelle et nous faisons forcément attention à nos budgets d'acquisition. Nous ne décidons pas d'un montant annuel. Cependant il existe, nos moyens ne sont pas extensibles. Nous ne sommes pas prêts à tout pour acheter une œuvre. Très prosaïquement, nous avons quatre enfants, et il n'est pas question de fragiliser nos vies. Nous ne sommes pas excessifs dans la vie réelle. Seules les œuvres que nous collectionnons le sont.

### **En construisant une collection, avez-vous le sentiment de construire une œuvre aussi ?**

Oui, bien sûr. Avec ces huit cents pièces, nous avons formé un ensemble qui nous représente et qui crée sa propre identité. Je m'identifie davantage au travail de commissariat, un travail à la fois créatif et scientifique. Mais pour en revenir à votre question, je crois qu'une collection devient une œuvre si sa construction est intègre et bâtie à partir d'un, ou, dans notre cas, de deux regards personnels et engagés.

### **Que dit de vous cette collection basée sur l'excès ?**

Elle nous représente, c'est notre identité, c'est une quête, une construction. Notre collection reflète notre intérêt pour le décalage, le pas de côté, l'altérité. Nous sommes en fin de compte en quête d'émotions, tout le temps.

### **Comment guérit-on de la collectionnisme ?**

Je ne pense pas qu'on en guérisse, car cela nous nourrit. Et puis, pourquoi faudrait-il guérir d'une chose qui vous procure des émotions, du plaisir et de l'intensité ? Que vaut une vie sans émotions, plaisirs et intensité ?

Dans le cadre de son quinzième anniversaire, la Fondation Francès présentera du 13 septembre au 20 décembre à Clichy (21, rue Georges-Boisseau) XXH Temps 2, une sélection de son étonnante collection. Kader Attia investira dès octobre les murs de la fondation à Senlis, où la Galerie F, l'espace dédié à l'émergence, expose pour la première fois le travail de Nicolas Lebeau jusqu'au 27 juillet.